

Inter
Art actuel



Marie-Claude Hains et Giorgia Volpe, *Les capteurs de vent*
Au détour du pittoresque (pour la sauvegarde de l'environnement)

**Marie-Claude Hains et Giorgia Volpe, *Les capteurs de vent*,
Montmagny, juillet à septembre 2013**

Michèle Lorrain

Number 117, Spring 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72305ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lorrain, M. (2014). Review of [Marie-Claude Hains et Giorgia Volpe, *Les capteurs de vent* : au détour du pittoresque (pour la sauvegarde de l'environnement) / Marie-Claude Hains et Giorgia Volpe, *Les capteurs de vent*, Montmagny, juillet à septembre 2013]. *Inter*, (117), 60–61.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Photo : Pilar Macias

Marie-Claude Hains et Giorgia Volpe **LES CAPTEURS DE VENT** AU DÉTOUR DU PITTORESQUE (POUR LA SAUVEGARDE DE L'ENVIRONNEMENT)

► MICHÈLE LORRAIN

Aller à la rencontre de l'œuvre *Les capteurs de vent* procure à l'initié l'agréable sensation de découvrir un territoire insoupçonné et préservé de la turbulence des bruits de moteurs de toutes sortes. En délaissant la voiture, l'observateur s'engage, au bout d'une rue tranquille de la ville, sur une portion de la Route Verte qui longe le marais de Montmagny. Du côté est de cette prairie humide qui jouxte le fleuve Saint-Laurent, un grand jardin communautaire déborde, en cette mi-juillet, de formes et de couleurs alléchantes alors que se prolonge, vers l'ouest, la piste cyclable qui offre une vue panoramique sur le site. En se laissant guider par le sentier, le promeneur arpente le tracé en forme de fer à cheval du marais bordé de roseaux. Le site est bucolique et concourt à recréer une expérience paysagère pour le plaisir des sens et de la découverte. On pourrait croire que cette découverte du lieu précède celle de l'œuvre mais, si l'on prend la chose à rebours et saisit l'espace parcouru entre l'atelier et le marais, l'expérience devient alors celle de l'œuvre tout entière, définie à partir de son idéation jusqu'à l'installation finale dans le marais.

Les capteurs de vent est un projet initié par une jeune artiste de la Côte-du-Sud, Marie-Claude Hains, qui s'est associée pour l'occasion à l'artiste multidisciplinaire Giorgia Volpe. En choisissant le parc du Marais de Montmagny, Marie-Claude Hains ne savait pas encore de quoi serait faite son œuvre mais, en définissant le site comme son lieu de représentation, elle a fait en sorte qu'il en devienne une partie constituante, allant jusqu'à en déterminer les composantes et propriétés structurales : « En réfléchissant à la conception de son œuvre, [l'artiste a] choisi un lieu, mais ce lieu influence en retour, par sa configuration, la réalisation de l'œuvre sur le terrain¹. »

L'œuvre répond ainsi à une volonté expressive de sortir de l'atelier pour explorer le paysage et faire siens certains de ses aspects. Le processus qui assimile l'œuvre au lieu développe un ouvrage fondé sur le passage du temps à travers des éléments qui ne se voient pas – comme le vent – mais dont les effets sont perceptibles. Le projet pourrait avoir un lien avec les changements climatiques que les scientifiques relient de plus en plus à l'activité humaine. Le choix de ce lieu ne serait pas anodin puisqu'il fait partie des sites restaurés par Canards Illimités pour préserver des zones humides de la destruction et assurer la pérennité d'une diversité d'oiseaux aquatiques menacés par la dégradation de leurs milieux de vie.

L'idée de passage implicite dans le titre et la forme de l'œuvre diffusent une volonté de transmission qui se manifeste d'ores et déjà dans le désir des artistes de travailler ensemble, de partager les idées et d'échanger l'expertise. À l'occasion de multiples interventions, Giorgia Volpe a beaucoup jonglé avec le vocabulaire lié aux notions de mobilité et de temporalité, travaillant à des actions *in situ* qui convoquent l'Autre chez le visiteur, l'utilisateur ou le bénéficiaire mis en relation avec ses œuvres.

L'immense potager qui accueille le visiteur à l'entrée du marais est aussi un marqueur de temps, suspendu au défilé des saisons – où se succèdent les étapes de plantation, de floraison et de récolte – et qui permet de mesurer le parcours maintes fois emprunté par les artistes lors de l'élaboration et de la réalisation de l'œuvre. Le côté pastoral de cette activité rappelle la naissance du pittoresque au XVIII^e siècle, à l'époque où l'art du voyage se développait en Europe et la notion d'esthétisme paysager rassemblait de plus en plus d'adeptes. Dans un livre publié en 1799, William Gilpin définit consciencieusement les qualités nécessaires à un paysage pour que son observation atteigne au beau pittoresque². L'auteur dit rechercher dans la nature des éléments de brisure qui produisent une apparence de rudesse, des textures prononcées et des effets d'ombre et de lumière contrastés.

L'expérience de la matière

Si l'on veut bien transposer les leçons du pittoresque à l'époque actuelle, on peut supposer que l'œuvre *Les capteurs de vent* invite à l'appréciation d'une scène pittoresque. Avec ses formes ajourées et ses éléments

fragmentés, l'ouvrage texture la surface lisse du marais de Montmagny et procure cette « apparence variété des ombres et des couleurs »³. La pièce sculpturale, faite de bois laminé, est habilement disposée au milieu du marais à la manière de certaines plantes aquatiques qui colonisent de larges plans d'eau. À cet endroit, la Ville a fait construire deux postes d'observation permanents. Le promeneur bénéficie d'une proximité inégalée pour aborder l'œuvre et imaginer les défis techniques que les artistes ont dû relever pour mener à terme leur projet. L'élément central se compose de douze sections dressées comme autant de pétales lancéolés qui semblent ondoyer sous la brise. Tout autour, d'autres ovales plats ou incurvés, de dimensions variées, se dispersent à la surface de l'eau dans un agencement qui s'étend sur plusieurs mètres. La lumière du jour met en valeur les teintes naturelles du bois et glisse sur les parties de l'œuvre peintes en blanc tout en offrant une sobriété qui s'harmonise avec le paysage.

Selon l'usage du pittoresque, l'agencement des parties de l'œuvre et la concordance avec le lieu où elle s'inscrit présenteraient une scène paysagère « dont il est possible [de] tirer une vue »⁴. Mais là où la fréquentation du paysage procurait chez le voyageur expérimenté un plaisir renouvelé découlant avant tout de ses références en matière picturale⁵, elle permet aujourd'hui, à la manière des *Capteurs de vent*, de saisir la beauté d'un site à l'aune des enjeux environnementaux. La possibilité de tirer une vue de ce paysage reconstitué conduirait maintenant, plus que jamais, à considérer la nature en elle-même, tout en réitérant la nécessité de lutter contre sa dégradation, pour le plus grand bénéfice des générations à venir. ◀

Notes

- 1 Anne-Françoise Penders, *En chemin, le Land Art : partir*, tome 1, La Lettre Volée, 1999, p. 24.
- 2 Cf. William Gilpin, *Trois essais sur le beau pittoresque*, du Moniteur, 1982, 152 p.
- 3 *Ibid.*, p. 26.
- 4 *Ibid.*, p. 121. En 1801, le dictionnaire de Johnson donne jusqu'à six sens différents au mot *pittoresque*, ce qui démontre à quel point ce mot sera répandu et son usage diversifié dans la population anglaise de l'époque.
- 5 L'utilisation du mot *pittoresque* trouverait son origine dans l'usage courant que les Italiens font de *pittresco* : « à la manière d'un peintre ». Parmi ses évocations, le pittoresque désigne, pour l'amateur de paysage naturel, une forme d'observation attentive qui lui permette de reconnaître sur le motif ce que le peintre aurait choisi de représenter. Cf. *ibid.*, p. 120-121.

Détentrice d'une maîtrise en arts plastiques à l'UQAM, MICHÈLE LORRAIN poursuit une pratique en peinture et installation. Son travail récent porte sur les formes de l'habiter à travers des projets d'exposition et des interventions in situ. Originaire de Montréal et habitant depuis plusieurs années en Côte-du-Sud, son intérêt pour les paysages et l'occupation du territoire la mène de plus en plus à écrire sur différentes manifestations paysagères en art.



Photo : Marie-Claude Hains